

Cahier de témoignages de déportés du Cher : L - M

LERALE Camille

Camille Lerâle, chef de groupe du mouvement « Vengeance », est arrêté le 9 mars 44 ; il arrive le 14 mai 1944 au camp de concentration de **Buchenwald** après 56 heures de voyage, matricule N° 51866. Il fait son journal et note au :

3 avril [1945] - Evacuation du Kommando de Weimar. Remontons au camp. Les événements se précipitent. Nous attendons la Liberté avec ferveur. Elle est là tout près.

4 avril - De retour au Block 31 où je retrouve les camarades. La journée se passe en attente anxieuse. On entend les bombardements et la canonnade tout près.

5 avril - Journée d'attente calme sans écho de bataille. Nous sentons cependant « qu'ils » sont tout près de nous. Plus de travail, plus d'appel !

7 avril - Toujours l'attente. Echo de bombardements très éloignés. Un peu d'impatience parmi nous. Nous appréhendons toujours une évacuation.

8 avril - En fin de matinée l'ordre d'évacuer arrive. Nous connaissons par les relations de ceux qui viennent de rentrer au camp les terribles conséquences d'une évacuation. Les malheureux qui tombent de fatigue sont abattus sans pitié.... et mes jambes sont bien mauvaises. Une décision énergique fait temporiser jusqu'au soir. Après une station de 4h. sous la pluie nous rentrons aux Blocks. Quelques Blocks sont partis. Une journée de gagnée !

9 avril – Toute la nuit la canonnade se fait entendre. Dans la matinée, elle devient intense et se rapproche du camp. Nous avons l'impression d'une attaque sur Weimar et d'une manœuvre d'encerclement du Mont. Grande activité aérienne. Les Curtiss passent à 500 m au-dessus. Nous vivons des instants graves. La journée se passe sans autre histoire.

10 avril - Après une nuit calme, à 10h de nouveau l'ordre d'évacuer. Les sacs sont prêts. Le P.C. monte à la Tour mais nous ignorons s'ils prennent la route. Les avions américains viennent 4 ou 5 fois tourner au-dessus du camp et descendent à 100 m. Vont-ils nous aider à ne pas partir ? 6h. du soir et toujours là ! L'espoir renaît.

11 avril – Toute la nuit tir d'artillerie sur le côté nord du camp. L'intensité s'accroît dans la matinée et se rapproche en même temps. L'évacuation semble abandonnée par nos geôliers. Vers 3 heures de l'après-midi, les mitrailleuses entrent en action ainsi que le feu de mousqueterie. L'action s'engage aux abords immédiats du camp. Nous entendons le ronflement des moteurs des chars américains. Chacun comprend que le moment va être décisif. Après environ une heure de résistance assez vive, le feu ralentit et les bruits de chars se rapprochent.

Ils sont là ! Nous ne pouvons les voir, gênés par les Blocks que nous ne devons pas quitter mais nous sentons qu'ils ont gagné la bataille ! Au même moment des groupes de prisonniers organisés depuis longtemps à cet effet par le FN au camp, bondissent sur les clôtures en barbelés, les brisent et prennent possession des miradors abandonnés par les SS, démontent les mitrailleuses et, glorieux trophées, les rapportent triomphants. **5 h.** Le camp de Buchenwald est aux mains des Concentrés cependant que les Alliés achèvent de nettoyer les abords. Nous ne les avons pas vus et je le regrette pour mon compte. Ce sera pour bientôt. Des drapeaux

blancs sont hissés sur les toits. Des groupes de camarades armés de fusils ramènent déjà quelques S.S. faits prisonniers dans le bois.

Dans le Block, sur l'invitation du camarade Stubedienst retentit une vibrante « Marseillaise » malgré que les gorges soient un peu serrées par l'émotion.

Nous sommes enfin LIBRES !!

Soir. La joie de cette journée mémorable a été un peu gâtée pour moi par le milieu déplorable que je viens de trouver au Block 36 où l'on nous a fait déménager hier soir. Isolé de mes quelques camarades. Mélangé à toutes sortes de métèques pour qui la délivrance n'est pas toujours désirée (car ils auront des comptes à rendre), l'ambiance n'y est pas et pendant que les bons éléments acclament les aviateurs qui nous survolent, certains en profitent pour voler les musettes.

Et puis j'aurais bien voulu voir un char, embrasser un soldat, extérioriser un peu toute l'émotion qui m'étouffe. D'autres camarades, plus heureux que moi ont eu ce bonheur. Ils reviennent avec une « Chesterfield » aux lèvres. Ils les ont vus ! touchés ! J'aurais eu cette chance si j'avais pu encore faire partie comme avant mon départ à Weimar, des formations de F.T.P. organisées dans le camp. Mon état déficient actuel m'a fait laisser de côté. Tant pis !

12 avril – Ce matin, réveil de bonne heure et rassemblement de tout le camp sur la place d'appel. Nous montons aux accents de la Marseillaise jouée par la fanfare du camp, puis tous les hymnes des nations représentées ici. Ensuite « L'Internationale ». Quelques allocutions prononcées par les personnalités politiques du camp sont diffusées par les haut-parleurs de la Tour clamant notre gratitude à nos libérateurs (dont 2 officiers américains sont présents) et demandant à ceux-ci de crier au Monde, l'histoire de Buchenwald et de ses martyrs. J'apprends qu'hier ce sont deux officiers français de la French-liaison qui sont entrés les premiers à la Tour. Je ne les ai pas vus, un regret de plus !

La vie au Camp devient difficile par suite du manque de pain depuis 3 jours et d'eau, les S.S. ayant saboté les pomperies avant de partir.

Nous touchons des « margarines », du miel, un colis Croix-Rouge en 15. On tiendra bien jusqu'à l'arrivée du ravitaillement. Le plus pénible est le manque d'eau, moins pour la soif que pour l'hygiène. Impossible de se laver et les poux commencent à pulluler. C'est la dernière épreuve de la captivité, supportons-la allègrement.

13 avril – Ce matin, au réveil, la radio diffuse la nouvelle de la mort du président Roosevelt. Je ressens vivement l'importance de cette perte qui vient assombrir (pas pour tous) la joie de nos premiers jours de libération. J'en suis particulièrement affecté, j'aimais beaucoup cet homme et j'aurais voulu le voir à la future conférence de la Paix.

Nos porte-paroles transmettent par le micro de la Tour nos condoléances aux autorités américaines qui sont ici. Le Commandant américain remercie.

Des récits d'officiers alliés nous font sentir l'effroyable danger auquel nous venons d'échapper. Dans un camp des environs de Gotha délivré il y a quelques jours, ils ont trouvé 5000 cadavres de prisonniers encore chauds que les assassins hitlériens n'avaient pas eu le temps de faire disparaître. La balle classique dans la nuque [...]. Tous les S.S. capturés ont été passés par les armes.

Si nous avions été délivrés 24h. plus tard, il est à peu près certain que ce même sort nous attendait. On devait évacuer d'ici le maximum de valides. Tout le reste aurait été exécuté. Malheureusement, près de 30 000 prisonniers ont quand même pris la route depuis samedi. Nous restons 22 000 hommes sur 48 000. J'ai la chance inouïe d'être parmi les restants [...].

Je bavarde un peu avec Hébert qui vient me dire bonsoir. D'après les « tuyaux », nous devrions quitter le camp dans les 4 ou 5 jours pour les casernes de la région de Francfort ou Mayence où nous serions dans de meilleures conditions pour une huitaine de jours avant d'être dirigés sur des camps de la région parisienne où nous serions enfin libérés (3 semaines à un mois en tout, ce qui va nous paraître bien long). En tout cas, j'ai hâte de quitter ce lieu maudit car je ne réaliserai pleinement que je suis enfin libre que lorsque j'aurai perdu de vue tout ce qui m'entoure. [...]

14 avril – La question du ravitaillement est résolue pour le camp. Le micro nous annonce la ½ boule de pain, de la viande, du lait, pommes de terre, provenant de réquisitions effectuées dans les campagnes environnantes et que les paysans nous amènent à domicile avec leurs charrettes, ça nous change !

Déjà les indigestions commencent, nos estomacs sont déshabitués de toutes ces bonnes choses ! [...] L'eau manque toujours, c'est le point noir du tableau. [...]

De sinistres nouvelles nous parviennent sur les camarades qui ont été évacués lundi et mardi. Les cadavres jonchaient les fossés entre Weimar et Iéna. Ils auraient presque tous été assassinés. [...]

15 avril – D'après les « canards » du camp, nous devrions quitter ces lieux maudits dans le cours de cette prochaine semaine. Tant mieux ! Le manque d'eau rend l'hygiène impossible et la vermine pullule. J'ai trouvé des poux ce matin, les premiers !

J'avais envie, à l'occasion de ce premier dimanche de liberté, d'aller faire un tour dans la campagne avec Robert jusqu'au premier village. C'était autorisé, mais nous apprenons l'interdiction de sortir de l'enceinte du camp, à la suite de scènes de pillage faites par les étrangers, la racaille russe je crois, ça devait arriver. [...]

16 avril – Nous avons écrit aux familles hier soir. J'espère que ma lettre arrivera rapidement. Aujourd'hui on nous a demandé à nouveau l'adresse des personnes à prévenir. Je pense qu'il va être transmis un message télégraphique ou radio pour les rassurer sur notre sort. [...] Ce soir, j'écris mon journal dans le fond du jardin potager des S.S. Je vais rentrer au Block, il est au moins 6 heures et peut-être aurons-nous une soupe ! Hier elle a manqué, toujours faute d'eau, des partisans ont à nouveau détruit les installations. Ça devient bien cruel ce manque d'eau !

Cette belle journée et mes petites promenades m'ont fait du bien. Je continue ma convalescence et j'espère rentrer en bon état. Le coup d'œil sur le camp, vu du fond des jardins est assez pittoresque. Les drapeaux de toutes les nationalités flottent sur les toits, le soviétique en majorité mais aussi de jolis tricolores.

Chacun a arboré des cocardes aux couleurs de son pays. J'ai fabriqué un petit motif à nos trois couleurs, appliqué une croix de Lorraine en fil de cuivre rouge du plus heureux effet. [...]

Ce soir une délégation d'au moins un millier de civils, désignés parmi la population de Weimar, tant hommes que femmes, a visité obligatoirement le camp de Buchenwald. Encadrés par des M.P. et des soldats, aucune grâce ne leur a été faite. Ils ont dû tout voir, tête nue, depuis le block des cobayes jusqu'au four crématoire où il y avait encore un charnier de cadavres, squelettes prêts à brûler ainsi que le dernier « pendu » par les S.S. qui se balançait encore au bout de sa corde. Ceci en passant par le « petit camp » avec ses blocks de 2000 hommes [...], les blocks de malades, véritables squelettes morts debout et enfin, mélangés à toute cette pauvre humanité, les petits gosses dont un de 3 ans ½ que l'interprète américain qui servait de guide leur a présenté à bout de bras leur montrant « un dangereux condamné politique » ! J'ignore si ces gens ont été émus. Certaines femmes se cachaient bien les yeux mais j'ai de sérieux doutes sur la sincérité de sentiments de cette race que je connais trop une fois de plus.

Après leur avoir rappelé tous les crimes des S.S., énuméré les milliers et les milliers de cadavres qui sont passés par la sinistre « cheminée carrée », la délégation a enfin été lâchée. Ils auraient bien fait de les garder !

17 avril – [...] On vient d'appeler à la radio du camp certaines personnalités d'ici dont le Général Challe et son fils. Ils doivent être rapatriés dès ce soir par avion. Les veinards ! [...]

Cet après-midi, grande activité sur la place d'appel motivée par l'arrivée d'un convoi de la Croix-Rouge française (Comité international de l'aumônerie catholique) composé de 3 camions Renault et de Vivastella grand sport des officiers et de l'aumônier. Des dames de la Croix-Rouge pilotent les camions qui sont chargés de vivres, cigarettes et ... pinard ! dont j'ai la chance de boire un gobelet que je trouve bien bon malgré le manque d'habitude. Le rapatriement doit commencer incessamment car les camions vont repartir chargés de prisonniers et d'autres vont arriver. Serai-je à la maison pour vous offrir du muguet ? [...]

5 heures : Une heureuse nouvelle que vient m'annoncer un camarade : mon ami Hébert vient d'être appelé et part ce soir en avion avec le 2^{ème} groupe. Tant mieux pour lui, c'est un bon camarade. Il me fait dire qu'il transmettra de mes nouvelles dès son arrivée, il a mon adresse et je l'ai vu ce matin. [...]

18 avril – Ce soir à 7 heures, grande cérémonie sur la place d'appel à la mémoire des 51 000 morts de Buchenwald. Un mausolée en bois a été rapidement construit pour nous et il a vraiment de l'allure. Devant tous les blocks, rangés en colonnes par 10, par nationalité, avec drapeaux aux couleurs en tête, la musique joue une marche funèbre. Puis, se succèdent devant le micro installé sur l'estrade, les délégués des nations et le même discours est lu, qui, après avoir évoqué et salué la mémoire des 51 000 martyrs assassinés par les nazis, se termine par le serment de lutter jusqu'au bout contre la peste fasciste, serment juré par les 20 et quelques mille poitrines présentes. Ah ! Si nos bourreaux avaient pu encore nous entendre à l'issue de cette

simple et imposante cérémonie ! [...] Inutile d'ajouter que les caméras ont fonctionné sans arrêt pendant tout ce temps. Les actualités de la semaine prochaine présenteront sûrement la scène. A notre retour on nous annonce un proche rapatriement sans doute par avion. Tous ici souhaitons que ce soit enfin vrai.

19-20-21-22 avril – Quatre journées d'attente ! Les gens de Buchenwald commencent à s'énerver. Le 22 au soir, on nous annonce le départ pour demain matin.

23 avril – Nous partons enfin à 11 heures ; un premier groupe de 30 camions Dodge pilotés par des chauffeurs français engagés dans l'armée américaine forment le groupe « Bretagne ». La destination est Eisenach à 80 km d'ici qui doit constituer la première étape sur le chemin du retour. [...]

24-25 avril – La mission française chargée de notre rapatriement nous annonce le départ pour demain jeudi, 2^{ème} étape qui doit nous conduire à Kastel près de Mayence en passant par Francfort, itinéraire absolument semblable à celui que j'empruntais en décembre 1918.

26 avril – Départ à 9h30 par camions à 30 hommes par voiture ? Nous sommes bien un peu serrés, mais nous allons vers la France ! On nous annonce un voyage long et dans des conditions très pénibles et inconfortables. Hier, il m'aurait été interdit de partir, j'ai eu une nouvelle crise de foie qui m'a tordu une partie de la nuit toujours pour la même raison stupide : alimentation trop grasse et carnée, toujours cette margarine et conserve de porc ! Je ne suis pas le seul dans ce cas, nos pauvres vésicules biliaires n'en peuvent plus ! [...] A 13 heures, nous sommes à Kastel après avoir traversé le Rhin sur un pont de bois. Arrêt dans une caserne où on nous désinfecte à la poudre D.D.T. Nous mangeons une soupe aux nouilles et en route pour la gare tête de ligne située dans le bled à quelques kilomètres. Embarquement à 30 dans des wagons à bestiaux et départ vers 5h à destination de Longuyon par Thionville, la France enfin !

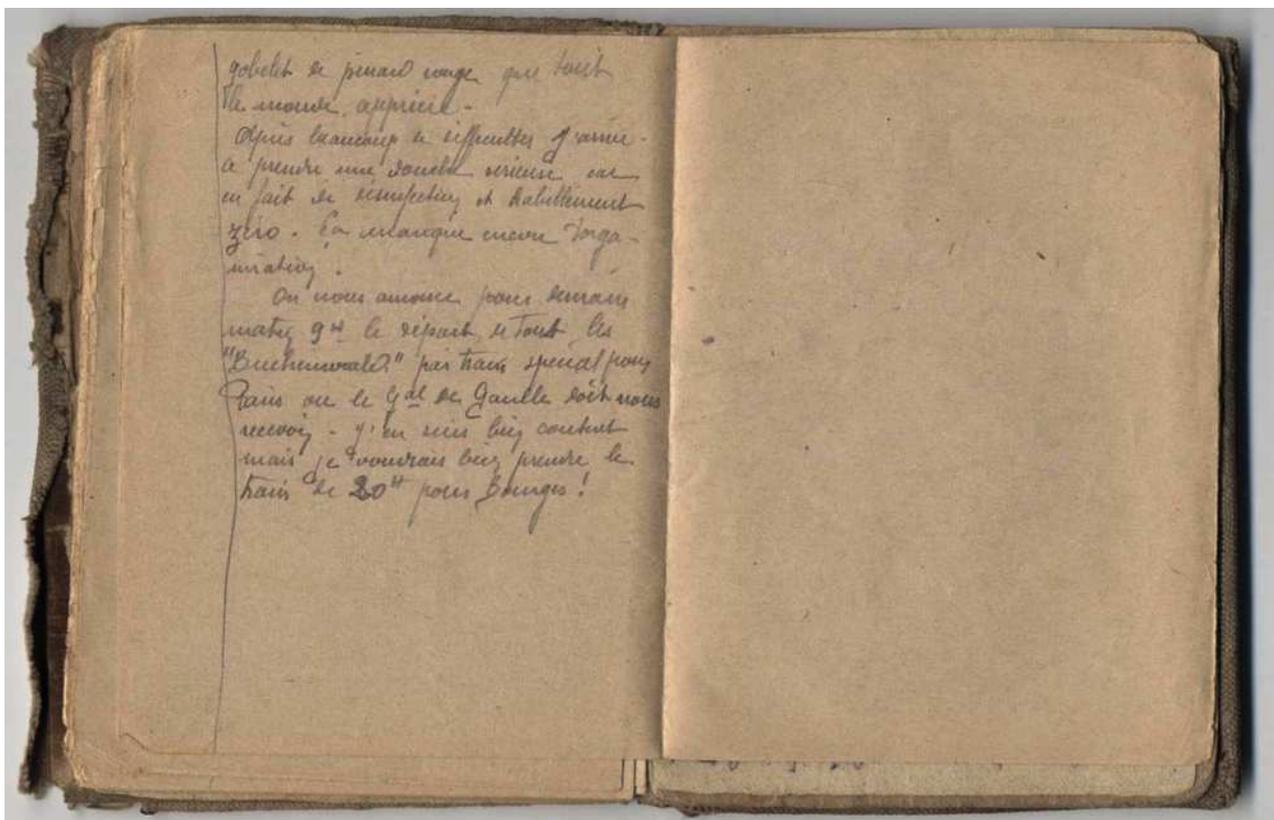
27 avril – Nous roulons depuis hier avec des arrêts interminables à chaque instant. Une seule voie est en état et il faut croiser sur des voies de garage les convois militaires qui ont naturellement priorité, et il y en a ! principalement des trains entiers de chars qui montent finir le nettoyage du Reich. [...]

28 avril – Vers 2 heures du matin, nous arrivons enfin à destination. 33 heures de wagon cahotant, je suis bien un peu à plat. Les camions nous attendent et nous transportent à une caserne au camp de Longuyon, centre d'accueil où nous sommes bien reçus. On nous apporte une collation et un jus alors que nous sommes déjà couchés et endormi pour ma part.

Dans la journée, 3 repas assez copieux avec du bon pain de France et un gobelet de pinard rouge que tout le monde apprécie. Après beaucoup de difficultés j'arrive à prendre une douche sérieuse, car en fait de désinfection et habillement = zéro. Ça manque encore d'organisation.

On nous annonce pour demain matin 9 heures le départ de tous les « Buchenwald » par train spécial pour PARIS où le Général de Gaulle doit nous recevoir. J'en suis bien content mais je voudrais bien prendre le train de 20 heures pour Bourges !

Camille Lerâle est arrivé en gare de Bourges le 30 avril 1945 à 11h 30. Par le même convoi arrivaient les déportés Pigeat Camille, Lubin Michel, Guérineau [Emile], Habert [Edouard], Pascal, Red, Blinet [Désiré] et Vallet [Eugène]



Carnet de Camille Lerâle. Collection particulière

LIBÉRATION DES CAMPS ■ Le retour à Bourges des premiers Berruyers déportés en Allemagne

4) Camille Lerale, un des rescapés de Buchenwald

Le 30 avril 1945, huit Berruyers descendent sur le quai de la gare de Bourges. Ils sont les premiers déportés de retour dans cette ville. Ils seront les seuls à déplacer la presse.

Dans le *Berry républicain* — une page recto-verso — daté des mardi 1^{er} et mercredi 2 mai 1945, une photo rassemble cinq « rescapés de Buchenwald ». Le papier, titré sur trois colonnes, annonce « huit compatriotes de retour de Buchenwald », dont il cite les noms. Seuls deux d'entre eux se retrouvent nommés en légende : Emile Guérineau, instituteur à Berry-Bouy, et Camille Lerale, marchand de cycles rue d'Auron.

Ce dernier était surtout « sous l'occupation, un des principaux animateurs du groupe de résistance « Vengeance ». Arrêté le 9 mars 1944, il a passé onze mois à Buchenwald.

L'horrible cauchemar vécu par les déportés

Il retrace « les cinquante-six heures de ce voyage, qui fut pour beaucoup sans retour », entassés par cent « dans des wagons à bestiaux hermétiquement fermés », et dresse un premier bilan : « trente moururent asphyxiés, sept devinrent fous... ».

Puis il raconte « les journées harassantes de terrassement, commençant à 4 heures du matin et s'achevant à 18 h 30

avec, pour toute nourriture, un tiers de boule d'un " pain de plomb ", vingt grammes de margarine et un litre de soupe par jour ». Il narre aussi « le supplice des appels qui n'en finissent pas, les barbelés électrifiés à 380 volts (...) les énormes chiens lous... et sa libération, enfin !

C'est le 11 avril après-midi que les Américains, après un combat de deux heures, s'emparèrent du camp de Buchenwald. Il restait 20.000 déportés, les autres ayant été évacués. Les SS avaient décidé d'exterminer ceux qui restaient. Les Américains se seraient fait attendre quatre heures de plus, c'était le massacre... »

Choqué, après son reportage le jeune journaliste fond en larmes

André Rousseau, alors journaliste stagiaire au *Berry républicain*, « a été envoyé par le journal » en compagnie du photographe Jean Hochard, accueillir ces rescapés.

« Il n'était pas question de les interviewer, tellement ils paraissaient épuisés et étonnés de se retrouver là », se souvient-il. Il reconnaît pourtant



IMAGE. La photo des premiers déportés berruyers de retour à Bourges. Camille Lerale est au centre.

avoir écrit une partie de l'article, le début notamment. « Une femme se refuse pendant un long moment, à reconnaître son mari qui lui fut enlevé à trente-cinq ans et qui lui revient avec l'aspect d'un vieillard... C'est terrible, émouvant!... ».

A tel point que, lorsqu'il rentre déjeuner chez ses parents, le journaliste, alors âgé de dix-neuf ans, est victime « d'une réaction nerveuse qui lui provoque une crise de larmes ».

A soixante ans d'intervalle il

essaie d'expliquer : « J'étais bouleversé, indigné, révolté par ce que l'on avait fait à ces hommes ! ».

Dans le même temps, resurgissent deux souvenirs. Celui de « ce jeune couple de tailleurs, les Rosen Blum, qui tenaient boutique rue Mirebeau, juste en face la librairie de mes parents. Les Allemands avaient placardé sur la façade un énorme " Judische Geschacht " (magasin juif). Un matin, le magasin ne s'est pas ouvert. Ils avaient été embarqués dans la nuit. On ne les a jamais

revus ! ». Et puis cet autre, de la première conférence d'André Pontoizeau, inspecteur de l'enseignement primaire et ancien déporté, qui publia peu après un ouvrage intitulé *Dora la mort*.

Restent deux interrogations. La raison qui a accompagné l'oubli du nom des autres déportés revenus avec Camille Lerale et Emile Guérineau, d'une part. L'auteur de l'interview, ce 30 avril 1945, de Camille Lerale, André Rousseau, ne se souvenant pas de l'avoir réalisé.

« Dans les souvenirs et les documents, seuls les deux derniers, Camille Lerale et Emile Guérineau, sont cités. Le même jour, également de retour de Buchenwald, étaient descendus Michel Lubin, Désiré Bhuet, Emile Pigeat, Pascal Reb, Eugène Vallet, tous de Bourges et Edouard Habert d'Ivoy-le-Pré ». ■

PATRICK MARTINAT

► Suite de nos témoignages dans notre édition de demain, avec Serge Noizat.

Patrick Martinat, journaliste au *Berry Républicain*, retrouve son jeune confrère de l'époque qui avait interviewé Camille Lerâle à son arrivée en gare de Bourges en 1945. — *Le Berry Républicain* du 21.04.2005 — 204 PER 451

N'oublions

jamais !

RETOUR DE BUCHENWALD

hâves, décharnés

huit de nos compatriotes sont rentrés hier

L'un d'eux, M. LERALE, nous parle du camp de la mort lente...

Une grande nouvelle ! Une grande annonce aussi pour tant de familles ! Un train, ramenant des rescapés brichions du sinistre camp de Buchenwald, était annoncé hier. Des femmes, des enfants, des mères, des amis, se pressent devant la gare. On veut voir, on espère retrouver un être cher. Le train rentre en gare, les visages sont tendus, les yeux rivés vers la sortie. Soudain ils apparaissent, ils sont huit, huit êtres privés d'expression, hâves, décharnés, revêtus d'un costume de bagnard, à raies vertes et blanches. Ils ont eu le crâne rasé, et les cheveux qui repoussent sont blancs. Des femmes s'évanouissent, des hommes pleurent. Jamais personne n'aurait pu imaginer qu'on puisse changer un être de cette manière, au point de le rendre méconnaissable. Une femme se refuse, pendant un long moment, à reconnaître son mari, qui lui fut enlevé à 35 ans, et qui lui revient avec l'aspect d'un vieillard... C'est un spectacle terrible, émouvant.

Voilà donc l'œuvre de la race des Selgheurs faite pour gouverner le monde et représenter la civilisation devant tous les autres peuples ! Jamais, jamais châtiment ne pourra être assez fort, assez cruel même pour de telles brutes. Jamais non plus, les dénonciateurs, qui avoient ces hommes dans les bagnes nazis, ne seront assez punis de leur infâme délation. Il est certain qu'à la vue

reconnus la tête de Paol... J'étais é fait ». Conduit à la Gestapo, à la Feldkommandantur, puis dans une cellule du Bordot, il ne fut ramené rue Michel-de-Bourges pour son premier interrogatoire que onze jours plus tard, le 20 mars. Paol était présent naturellement. Le prisonnier ne parla pas. Il fut alors descendu dans les fameuses caves, où des chassis de bois et d'inquiétants crochets avaient été installés.

— On m'attachait les mains derrière le dos, et, pendu par les poignets, les omoplates soulevées, on me tira par un câble liqué à ce que mes pieds quittent le sol. Et les coups de nerf de bœuf commencent à me dingler. Paol écumait...

— Il est dur, le cochon ! Jura-t-il. Le câble fut redescendu, puis encore soulevé. Trois ou quatre fois la séance recommença. Après cent cinquante coups de nerf de bœuf, les bourreaux lâchèrent prise.

— Le lendemain, nous dit encore M. Lérale, cela recommença. A la fin, nous consentis à parler... Ce ne fut que pour enfoncer des portes ouvertes, ne dire que ce que les Boches savaient déjà, ainsi que j'en étais rendu compte. Je me chargeai aussi de responsabilités, que je n'avais pas entièrement, pour couvrir des camarades...

« On me fit signer une déposition truquée, où des lignes avaient été rajoutées, concernant ma femme en cause. Je

ce camp où quarante mille déportés de différentes nations étaient rassemblés, nourris d'un tiers de boule d'un « pain de plomb », de 20 grammes de margarine et d'un litre de soupe par jour.

— Nous couchions dans des casters à quatre étages, et il fallait s'insinuer dans les cinquante centimètres qui séparaient votre castier de celui du dessus. Le réveil était à 4 heures, et nous partions au travail vers les différents kommandos, travail harassant de terrassement ou en usine, surveillés par des S.S. à la trique facile. Le retour au camp avait lieu à 13 h. 30, et après la soupe hâtivement avalée, c'était le supplice de l'appel, qui nous tenait debout parfois des heures sur la place, à org qui nous n'en pouvions plus. Le décor ? Des barbelés électrifiés à 330 volts, des S.S. tenant en laisse d'énormes chiens-loups, des miradors tous les 200 mètres...

« Quelques malheureux tentèrent de s'évader. On fit des pendaisons exemplaires sur la place du camp. Les bastonnades, les exécutions sommaires pour un cul pour un non, étaient choses courantes... Dans les derniers temps, notre ration quotidienne était réduite parfois à un système de boule de pain et à 15 grammes de margarine... »

C'est le 11 avril après-midi que les Américains, après un combat de deux heures, s'emparèrent du camp de Buchenwald. Il restait 20.000 déportés, les



(Photo-cliché « Berry Républicain »)

Quelques-uns des rescapés de Buchenwald à leur arrivée en gare de Bourges. Les deux derniers à droite sont MM. LERALE, de Bourges, et GUERINEAU, de Berry-Bouy.

de ces hommes comme les rapatriés d'hier, qui sont MM. Lérale Camille, Lubin Michel, Bhuet Désiré, Pigeat Emile, Reb Pascal, de Bourges, Vallet Eugène, Haber Edouard d'Ivoy-le-Pré et Guérineau Emile instituteur à Berry-Bouy, les Français feront le serment de ne jamais oublier.

Le récit d'un rescapé

M. Camille Lérale, marchand de cycles rue d'Auron, a dû à sa robuste constitution physique de résister à la mort lente de Buchenwald. Mais le régime du camp nazi a fait de cet athlète un homme déprimé, aux traits émaciés, qui, comme tant d'autres aura besoin d'un long, très long repos.

Il était sous l'occupation, un des principaux animateurs du groupe de Résistance « Vengeance ». Responsable d'un terrain de parachutage et de transmissions de messages, il accomplit de dangereuses et utiles missions. Mais un beau soir, c'était le 9 mars 1944, vers 22 h. 30, alors qu'il allait chez un camarade, rue d'Auron, une voiture le coince au bord du trottoir.

— Dans la voiture, nous conte-t-il, je

fus confronté avec ma femme, et quand je protestai contre cette déposition, Paol me roua de coups... Ma femme resta détenue un mois à Orléans.

« Moi-même, après une détention de 15 jours à Orléans et de 15 jours à Compiègne, je fut emmené en Allemagne. C'était le 12 mai. Nous étions 2.400 dans le convoi entassés par cent dans des wagons à bestiaux hermétiquement fermés. Le voyage dura 56 heures au cours desquelles nous n'eûmes à boire qu'un demi-quart d'eau. Il faisait chaud et étouffant.

« Dans le convoi, trente malheureux moururent, asphyxiés. Sept devinrent fous... Enfin, le 14 mai, à 17 heures, nous arrivions à Buchenwald, à quelques kilomètres du lieu où j'avais passé deux ans et demi de captivité à l'autre guerre.

Et M. Lérale d'évoquer Buchenwald

En raison du 1^{er} Mai et en vertu d'une décision corporative, LE BERRY REPUBLICAIN ne paraîtra pas demain mercredi.

autres ayant été évacués. Les S.S. avaient décidé d'exterminer ceux qui restaient. Les Américains se seraient fait attendre quatre heures de plus, c'était le massacre...

Le Docteur Bonneau revient aussi du camp

Notre correspondant parisien, Paul Jeun, a eu le plaisir d'interviewer hier après-midi, à son passage à Paris, le docteur Bonneau, médecin des Dispensaires d'Hygiène sociale du Cher, qui avait été arrêté le 23 septembre 1943, en même temps que le général Challe, et qui vient lui aussi de Buchenwald. Le docteur Bonneau, d'abord astreint à 12 h. par jour à des travaux de terrassement, fut, en juillet dernier, affecté au service sanitaire du camp. Il a souffert, comme tous les détenus, du régime de Buchenwald, où, dit-il, pour et puces pullulaient et où la nourriture était très insuffisante. « Mais nous avions tous très bon moral, grâce à notre ami Challe », a déclaré le docteur Bonneau. Le docteur est rentré à Bourges cette nuit.

Le retour dans le Cher. *Le Berry Républicain* du 1er-2 mai 1945.
AD 18 - 204 PER 2

(Source : Journal du déporté de la Résistance Camille Lérale. Extrait) AD18 - 140 J 14

LERUDE Claude



Il fait partie de l'Etat-major régional clandestin d'Orléans, engagé dans le réseau de renseignements militaires Turma-Vengeance. Arrêté sur dénonciation le 16.01.1944 et déporté le 18.05.1944 à Neuengamme. Matricule 30313. Libéré le 2 mai 1945.

Claude Lerude. - AMRDC

Claude Lerude a la joie de connaître la libération, les Américains délivrant son camp le 2 mai 1945. Il est aussitôt transféré à l'hôpital de Ludwiglust, où il meurt le 5 mai.

« Alors les gars, on les a eus... » furent ses dernières paroles.

AD 18 – 140J19

Résistant au sein de l'organisation de résistance du Front national pour la libération de la France. Arrêté le 8 mars 1944, déporté le 4 juin 1944 à Neuengamme puis à Sachsenhausen, au Kommando de Falkensee. Matricule 34744. Libéré le 26.04.1945.



Commémoration de la déportation. Au premier plan, de droite à gauche, portant une gerbe, MM. Lesimple et Noizat. Collection Noizat.

LIBÉRATION DES CAMPS ■ Arrêté et envoyé peu avant le Débarquement à Neuengamme

Guy Lesimple, déporté le 4 juin 1944

Guy Lesimple avait fait le plus long de l'Occupation lorsqu'il fut arrêté, le 8 mars 1944. Tout ça parce que son nom avait été retrouvé sur la liste d'un résistant imprudent. « La règle était pourtant de ne jamais avoir de noms sur soi... » Contacté par un réseau dès fin septembre 1940 à Bourges, où il était revenu après l'offensive allemande, à vélo (volé), il avait réussi sans trop de problème à concrétiser sa mauvaise volonté au poste d'ajusteur qu'il occupait à la SNIAS (future Aérospatiale) depuis 1942.

Et puis un matin, on l'a fait monter dans le bureau du sous-directeur où, derrière une petite porte, l'attendait le patron de la Gestapo Paoli pour lui mettre les menottes. Direction les caves de la rue Michel-de-Bourges et ses interrogatoires musclés. Quatre en tout. A coups de tuyau de caoutchouc. « Le dernier se passait dans une ancienne salle de bains de l'immeuble. Quand j'ai vu ma tête dans le miroir, je me suis dit que j'allais crever ici. Je me suis rebiffé face à Paoli qui me demandait

de me déshabiller. Il n'a pas insisté... » A son retour, en juin 1945, Guy Lesimple a retranscrit au crayon de papier, sur quelques pages, les souvenirs de ces interrogatoires. Sa femme, Odette, jeune maman, se souvient de ses convocations de Paoli, rue Michel-de-Bourges. « Il m'appelaient "la petite Solognote" parce qu'on était du même pays. Il me faisait peur avec ses yeux noirs, mais je faisais en sorte de ne pas le lui montrer... » Elle n'a jamais oublié « le sourire ironique » du collabo.

Le grand voyage et enfin l'espoir après le Débarquement

Commence, pour Guy Lesimple, le grand voyage : Orléans, Neuengamme, Sachsenhausen-Oranienburg. Au cours de ce périple, il fera du terrassement, repassera son CAP d'ajusteur, avant de finir



ESPOIR. Guy Lesimple, déporté deux jours avant le Débarquement, espère que tout cela est vraiment fini.

au montage du char Tigre, dans un kommando de Falkensee. « Avec un jus noir, un extrait de feuilles qui servait de café ou une soupe claire et un morceau de pain deux fois par jour, de la margarine les jours fastes. » Il se souvient qu'au cours de ses journées de douze heures, on les comptait sans arrêt, du matin au soir. Il avait su que les alliés

avaient débarqué le jour même, alors qu'il était en partance pour le camp. L'espoir d'être libéré va devoir être entretenu pendant près d'un an. En avril 1945. « Les gardiens étaient partis, seul le chef de camp étant resté. Il était prévu qu'on nous envoie sur des bateaux pour servir de leures et nous faire couler par les alliés. Il y avait là un député commu-

niste allemand, Christian Malter, qui a réussi à négocier avec le chef de camp. Le 23 avril, trois soldats russes sont entrés dans le camp. On était libre. » Non loh, un silo rempli de betteraves rouges procure le premier garde-manger... Et les premières indigestions. Après une quinzaine de jours à Hennisdorf, ils sont rapatriés par camion en Hollande,

jusqu'à Namur. « Notre premier vrai repas sur des tables depuis notre arrestation. » Et c'est le retour à Paris, puis Vierzon, Puis Bourges. Début juin 1945.

« On se dit qu'on revient de loin... Mais on n'en parle pas. Ou alors entre nous... C'est tellement invraisemblable, ce que l'on a vécu, que seuls ceux qui l'ont vécu comme nous croient cela vraisemblable. Et puis, à l'époque, il n'y en avait que pour les prisonniers de guerre. J'en ai parlé un peu avec ma mère, avec ma femme... »

Reste de tout ça une petite chemise de carton avec des dates, et un « petit carnet gris » ce jour-là introuvable, comme les mots que Guy envoyait à Odette quand il était au Bordiot. Et des souvenirs qui avec le temps s'effilochent. « Il ne faudrait pourtant pas que tout ça recommence », soupire Guy Lesimple. Il l'espère, pas sûr de vraiment y croire. ■

➤ Suite de nos témoignages avec d'anciens déportés demain, avec Ginette Virmon-Sochet, rescapée de Ravensbrück.



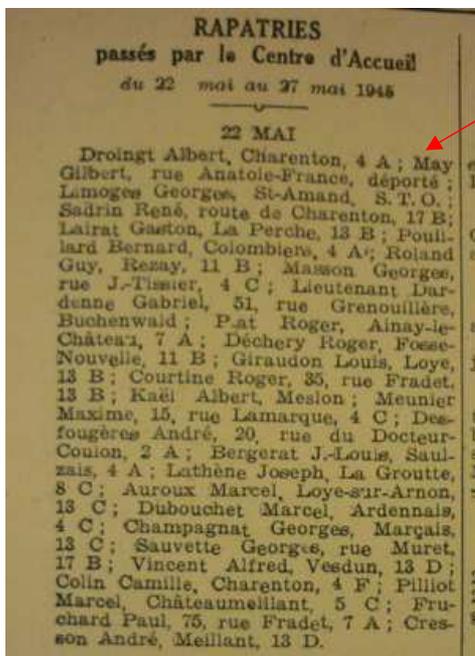
Gilbert May en 2013. Photographie de Claude Truong-Ngoc

Maquisard de la compagnie Surcouf opérant dans le sud du département du Cher, Gilbert May est arrêté avec ses compagnons dans la Creuse le 19.07.1944. Déporté au Struthof, Kaufering Landsberg, Dachau. Matricule 26645. Libéré le 29.04.1945.

Puis, vers le 15 avril, départ [de Kaufering Landsberg] en marche forcée deux jours, où les traînants étaient abattus immédiatement. Nous arrivons à Dachau où il y a une terrible épidémie de typhus. Nos camarades meurent par centaines et les crématoires n'arrivent plus à suivre. Les cadavres sont entassés devant les blocs et nous devons marcher sur eux pour rentrer dans nos chambrées.

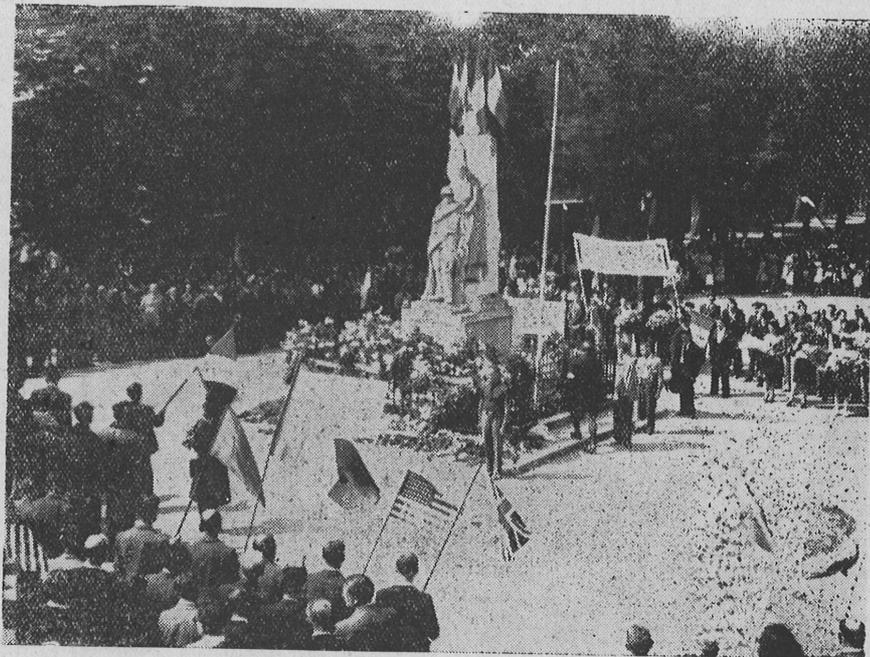
Enfin, 29 avril, on entend des coups de canons et de fusils, et à 17h les troupes américaines rentrent dans le camp. Enfin nous pourrons revivre.

(Allocution de **Gilbert May**, prononcée au cimetière de Cronembourg à l'occasion de la cérémonie de commémoration de la Déportation, le premier jour des Selihoth le 23 septembre 2000. Extrait.) - <http://judaisme.sdv.fr/histoire/shh/gmay.htm>



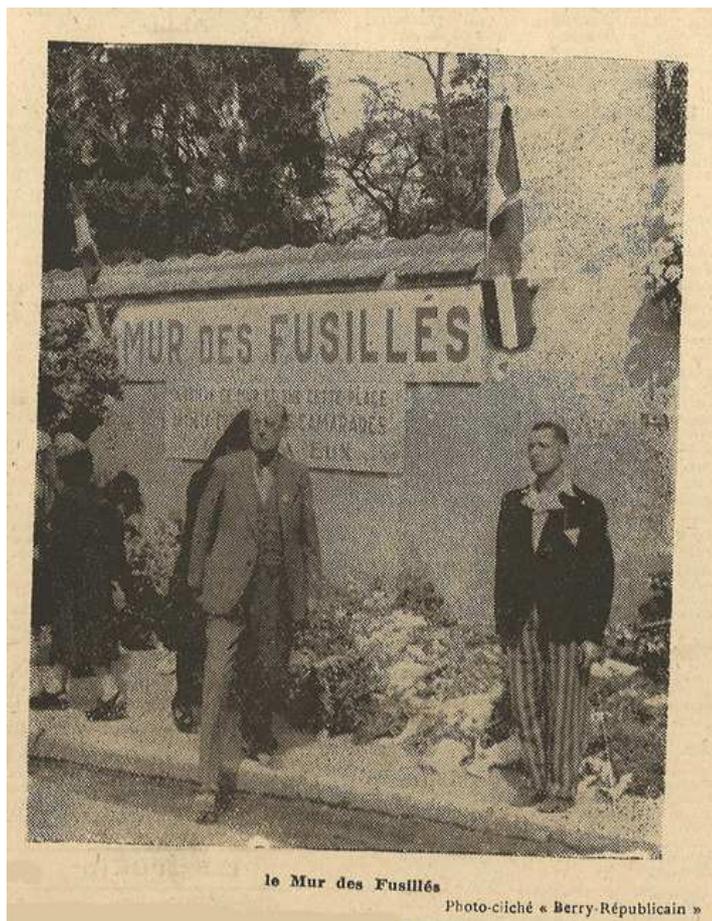
Rapatriés du 22 mai 1945. ↑
La Voix Républicaine du 2 juin 1945.
AD 18 – 20 PER 1





Vue d'ensemble pendant la cérémonie au monument aux Morts
Photo-cliché « Berry-Républicain »

Trois photographies prises à Saint-Amand-Montrond lors du 1^{er} congrès des Anciens du Maquis et de la commémoration des grandes journées de juin 1944. Le texte d'accompagnement précise que Gilbert May hisse les couleurs.
La Voix Républicaine du 16 juin 1945. AD 18 – 20 PER 1



le Mur des Fusillés
Photo-cliché « Berry-Républicain »

Gendarme, il refuse d'effectuer des opérations contre les maquisards et entre dans le réseau Mithridate. Déporté le 20 janvier 1944 à Buchenwald, Dora. Matricule 41989. Libéré le 11 avril 1945.

Commemoration 50^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS

Henri Mitterrand, souvenirs de Dora

Henri Mitterrand, le gendarme insoumis, a passé près de 18 mois dans plusieurs camps successifs. Dont le sinistre site de Dora. Il n'a rien oublié.



Le 23 octobre 1943, le gendarme Henri Mitterrand est arrêté. Enchaîné, interrogé, il est le 20 janvier 1944 au départ pour l'Allemagne. « Dans des wagons à bestiaux, avec un peu de paille et une fenêtrille au milieu. On était plus de cent par wagon. On pouvait à peine s'asseoir. Et pas s'allonger. » « Si je pouvais m'évader... » se disait le prisonnier. Et tous autour de lui. Une tentative d'évasion pendant le voyage finit dans la répression. « On s'est retrouvé à 150 par wagon. »

« Gare de Weimar. » Il faisait moins 25° et on était à demi-nus. Direction Buchenwald. Suit le rituel de l'humiliation : « Tous les cheveux, tous les poils tondu avant le bain désinfectant. Tenue rayée et claquettes de bois sans chaussettes. Quarantaine dans le petit camp », derrière les barbelés. On ne nous sortait que pour les appels du matin et du soir. Y compris les morts. J'ai failli crever de dysenterie. En détachements, on allait trier des pierres dans une carrière. J'étais torturé de partout. Je fus affecté au transport parce qu'on m'avait conseillé de me prétendre électricien. »

Pendaisons en séries

« Un certain Marandon s'est mis à pleurer quand il sut que j'allais à Dora. Le 10 février, Matricule 41989-Buchenwald, lettre F rouge (politique). Le camp de Dora n'était pas mortel. Dans un grand tunnel, une sorte d'usine secrète, on fabriquait des torpilles de 14 mètres de long. Nuit et jour. On était 24 ou 26 000. On nous y faisait dormir. On manquait d'oxygène. »

« Vous allez tous mourir mais avant il faut donner le maximum de productivité pour le grand Reich », leur indiquait-on. C'était aussi des séances de « pendaisons en série avec orchestre sur la pièce d'appel. C'était en sorte une fête pour eux. Une manière de nous faire peur, contre les évactions et le sabotage. »

« J'étais affecté au hall Bomann n° 28. Là bas, j'ai connu Postolow qui fut plus tard inspecteur primaire à Bourges. Il détraquait les gyroscopes des fusées. Ceux qui sabotaient étaient pendus aussitôt au crochet d'un monte-charge. »

Chargé de ramasser les cadavres

« Dévorés par les poux, harcelés par les gardiens, privés de nourriture, je faisais subir des désinfections par groupes de mille hommes. J'avais une jambe pourrie. J'ai eu l'idée de caudérier ma plaie avec mon urine. Au bout d'un mois c'était fait. »

« Avec sa dotation de cigarettes, Henri Mitterrand cherche un moyen de changer de travail. J'ai échangé une heure de sommeil — auquel on tenait tous pourtant — pour pouvoir manger quelques pommes de terre. »

« Après une attaque alliée, on nous a emmenés. J'ai été chargé de ramasser des cadavres. Pomposau était mal en point. On devait aller à Esser. On avait combiné avec deux autres gars de filer. » Dans le désarroi allemand, ils y parviennent. « Au fond d'une vallée, on se sentait libres. Un tank avec une étoile bleue nous ont balancés des tablettes de chocolat. » Henri Mitterrand, à 88 ans passés, retrouve, au fil du propos, maints détails précis, des noms, des faits. Rien n'est effacé.

« Dora : 4 850 Français morts en 18 mois d'existence de ce camp. » Peut-il oublier ?

Propos recueillis par Michel DUTERME.

La Nouvelle République du Centre-Ouest du 30.04 et 1^{er}.05.1995. – AD 18 – 568 PER 312

OBSERVATIONS DU SERVICE DE SANTÉ

(72) Visite Médicale: OUI NON

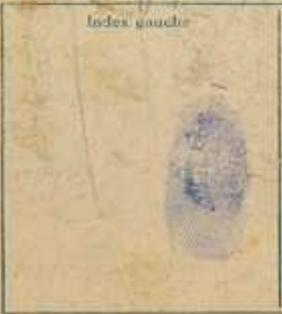
(73) Radioscopie: OUI NON

(74) Radiophotographie: OUI NON

(75) Retenu Médical du au

(76) Observations: *dyspnéique*

Index gauche



Index droit



(77) Numéro Registration record

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

CARTE DE RAPATRIÉ

TITRE PROVISOIRE D'IDENTITÉ

VALABLE jusqu'au

Au cas où votre résidence ne serait pas celle indiquée au dos de cette carte, indiquez ci-dessous votre adresse actuelle

ARCHIVES DU CHER
PROPRIÉTÉ PUBLIQUE

(78) CACHET 5
15.45
10/11/45

(79) CACHET 5 SANTÉ

ATTENTION! Ne pas perdre cette carte, elle a toute votre qualité de rapatrié

